
RECHERCHES ET REFLEXIONS

**Société Française pour l'Histoire
des Sciences de l'Homme
Colloque du vingtième
anniversaire
Paris, 31 mai 2007**

**VINGT ANS APRÈS. DE LA
SOLIDITÉ DES TUNNELS**

Christian TOPALOV (EHESS)

Les organisateurs de ce colloque du vingtième anniversaire ont choisi de réfléchir au présent de la recherche en histoire des sciences humaines, plutôt que revenir, comme il y a dix ans, sur le chemin parcouru.

Ma tâche, ce matin, est donc d'introduire à une telle réflexion pour une très brève session consacrée à un coup d'oeil rétrospectif. « Vingt ans après » : je le ferai en mousquetaire – en bretteur sans vergogne, un peu vieilli, sans doute, mais toujours pugnace.

Car la SFHSH est une respectable société savante, bien sûr, mais à mes yeux, elle est bien plus que cela.

Sa tâche est de stimuler des recherches historiennes sur nos sciences, conduites dans les règles de l'art, avec l'exigence d'érudition que celles-ci impliquent. Elle promeut des chantiers collectifs originaux et elle accueille des initiatives prises à ses côtés. Elle contribue à la légiti-

mation, la consolidation, à la mise en réseau, en évidence et en dialogue de multiples recherches conduites en France sur l'histoire des sciences humaines. En un mot, cette société est une des formes d'institutionnalisation du domaine scientifique qui est le nôtre.

Je crois néanmoins que le projet intellectuel qui a fait naître cette société est plus vaste et exigeant encore : il s'agissait de renouveler en profondeur les façons de faire – et donc de refuser de continuer à faire comme avant. Vingt ans après, une génération plus tard, les conjonctures savantes ont-elles changé au point de rendre obsolètes les attendus fondateurs ?

C'est ce que je voudrais discuter avec vous ce matin. Mais je préfère vous prévenir d'emblée : mon point de vue sera résolument conservateur.

« Projet fondateur » ? Me voilà déjà en train d'entretenir le mythe des origines, ce qui n'est pas de très bonne méthode. Disons, de façon plus juste, que je vais esquisser une des reconstructions possibles du passé, celle qui convient à mon point de vue sur et dans le présent. J'oublierai donc les nuances – pour le moins – dans les orientations intellectuelles de la SFHSH entre 1986, 1991, 1995 et 1999, par exemple.

J'ai organisé cet exposé autour d'une question : sommes-nous sortis

du tunnel ? Ou plutôt, des multiples « effets de tunnel » que peuvent produire, si l'on n'y prend garde, les diverses histoires disciplinaires – et sur lesquels Charles Gillispie (1988) et Stephan Collini (1988) mettaient si fortement l'accent au colloque de fondation.

En vous priant de pardonner la banalité assumée du propos, je distinguerai deux aspects de ces effets de tunnel : d'abord ils conduisent à étudier le passé des sciences de l'homme à partir de leur état présent, ils conduisent aussi à considérer les savants du passé comme nos contemporains au sens où, au fond, ils se posaient les mêmes questions que nous. Sous l'un et l'autre aspect : téléologie et anachronisme. « Entre tous les péchés, à l'égard d'une science du temps, le plus impardonnable », comme disait Marc Bloch de l'anachronisme (1993 [1941-1943] : 176). Face à ces risques majeurs, la SFHSH proposait de forts antidotes : contre l'enfermement dans les histoires disciplinaires, travailler en vue et dans le cadre d'une histoire générale des sciences humaines ; contre la lecture du passé à travers les seules catégories du présent, cultiver une posture résolument historiciste, c'est-à-dire s'efforcer de restituer, dans toute leur étrangeté, les questions et cadres cognitifs des savants du passé.

De ces deux points de vue, où en sommes-nous ?

1. Du côté d'une histoire générale des sciences humaines, d'abord.

Entre le XVIII^e siècle unitaire et le XIX^e disciplinarisé, entre celui-ci et le XX^e universitarisé et, à chaque époque, d'une nation à l'autre malgré d'intenses circulations, la cartographie des savoirs sur l'homme varie massivement. De sorte qu'« il n'est pas possible (je cite ici Claude Blanckaert) d'assurer l'approche historique de telle ou telle discipline dans l'unité d'un objet qui resterait identique à soi, à travers le temps » (1993 : 133).

À cette évidence la sociologie historique des sciences de matrice mertonienne a donné depuis la fin des années 1930 une réponse : en effet, les disciplines sont un phénomène relativement récent, qui est en soi un progrès. Il résulte d'un double processus : « institutionnalisation » et « autonomisation » (Merton 1938 et 1973). En s'organisant en institutions, principalement dans le cadre des universités, les disciplines telles que nous les connaissons ont progressivement conquis leur autonomie vis-à-vis des pouvoirs extérieurs (religieux, politique, économique), ce qui est la condition fondamentale à ce que se forment des règles de certification des savoirs propres aux communautés savantes. Puisque le chemin de toute vraie science est celui-là, on commença donc à parler – pour le XVIII^e siècle, notamment – de période « pré-disciplinaire » des sciences humaines, leur préhistoire en quelque sorte. Dès les années

1960, Lazarsfeld comprit bien la leçon : il fit rechercher chez Villerme, dans la statistique morale et les *social surveys* les origines de sa « sociologie empirique » (Lazarsfeld 1961, Lécuyer et Oberschall 1968, Oberschall 1972). Un peu plus tard, Bourdieu suivait aussi Merton à sa manière, en mesurant la scientificité des disciplines à l'aune de l'autonomie de leurs formes de délibération et de validation vis-à-vis des pouvoirs extra-scientifiques – une institutionnalisation pleinement achevée consistant à ériger une barrière aussi solide que possible entre le scholastique et le mondain. Au bas de l'échelle : la médecine et le droit, et en haut, devinez qui ? (Bourdieu 1984).

L'histoire disciplinaire que l'on a pu qualifier d'officielle n'est donc pas « naïve » : elle est conceptuellement armée.

Elle est surtout utile aux communautés savantes elles-mêmes, elle est un des produits de l'institutionnalisation qu'elle observe et célèbre. Dans une mesure et pour des raisons qui peuvent varier selon les cas et les sites, l'histoire disciplinaire peut devenir un besoin des disciplines. La mise en place de leurs institutions (chaires, cursus, traités, congrès, associations) s'accompagne d'une sélection des fondateurs et précurseurs, de rituels de consécration de ceux-ci par les autorités du moment, bref de l'élaboration d'un récit des origines procurant auteurs classiques et *exempla*. L'enseignement joue à

cet égard un rôle essentiel : raconter l'histoire de la discipline peut devenir une des activités majeures des établis, en contester les termes une de celles des prétendants. Ainsi, les disciplines font naître en leur sein leurs propres historiens, qui sont d'abord des pratiquants.

L'étonnement de Gillispie en 1986 (1989 : 380-381) qu'il en fût ainsi en France dans le domaine des sciences humaines ou sociales me paraît surprenant, car il en était de même aux États-Unis alors, comme encore aujourd'hui. Malgré de notables exceptions, ce sont plutôt des géographes qui font l'histoire de la géographie, de même chez les psychologues, psychanalystes, sociologues, gestionnaires, anthropologues ou ethnologues, statisticiens, archéologues. Il en est autrement pour les disciplines éteintes ou dévaluées : l'arithmétique politique, la phrénologie, l'anthropologie physique ou criminelle, l'eugénisme, la psychologie des foules ne peuvent, et pour cause, qu'être étudiées par des non pratiquants – qui sont généralement historiens. De même pour des disciplines qui, bien vivantes encore, se positionnent sur le versant le plus « scientifique » des sciences humaines et n'ont guère de personnel à distraire pour s'occuper du passé, ni de doutes majeurs qui les porteraient à le faire. Ce serait le cas, peut-être, de la préhistoire, la médecine (bien que les médecins retraités soient nombreux à la Société d'histoire de la médecine), ou la science économique (mais il faut bien donner dans

les facultés des cours d' « histoire de la pensée économique »).

De ce besoin d'histoire né dans les disciplines, il faut se réjouir car c'est de là que vient le gros de nos troupes – y compris le sociologue qui vous parle en ce moment. Suffisamment frottés à des historiens de formation, convenablement formés aux exigences de la méthode historique, épistémologiquement avertis, tous ces pratiquants peuvent devenir des historiens irréprochables de leur propre discipline – qui devient pour certains d'entre eux une « discipline d'origine ». Je manque des données empiriques nécessaires pour élaborer ces points plus avant, par exemple sur les trajectoires des membres de notre société. Ne serait-ce pas là une belle matière à enquête – actuelle et rétrospective ?

Reste qu'on peut s'interroger sur ce qui demeure le faible nombre d'historiens de formation parmi les spécialistes d'histoire des sciences humaines.

De même qu'il faudrait examiner, discipline par discipline, les caractéristiques des pratiquants qui choisissent de se faire historiens de leur propre science (précocement ou tardivement, temporairement ou durablement), de même, il faudrait mieux comprendre ce qui peut conduire un historien à inclure les sciences humaines dans ses objets – voire à se faire spécialiste de leur histoire.

Un des chemins les plus fréquents, me semble-t-il, est que l'historien

rencontre des savants en action, aux côtés de nombreux autres acteurs, dans une région du monde social à laquelle il s'intéresse à partir de toutes autres préoccupations que l'histoire des sciences. Quelques grands ou petits exemples : les expéditions du XVIII^e siècle et premier XIX^e – militaires, commerciales, scientifiques – aux confins du monde connu des Européens (les mers australes, mais aussi l'Égypte, la Morée, l'Algérie) ; les aspects cognitifs de la conquête puis de l'administration coloniale (langues et droit indigènes, cartographie et géographie, agronomie et systèmes de culture, orientalisme, anthropologie sociale) ; les relations entre science statistique et construction des États – de l'Europe des Lumières à l'Union soviétique ; la place de l'archéologie dans l'imaginaire des origines et dans les concurrences impériales ; les aspects cognitifs de l'action réformatrice en matière de libéralisation puis d'étatisation partielle de l'économie et de la société, en matière d'hygiène, de criminalité, de population, d'assurances sociales, d'enseignement, d'organisation du travail ; les aspects cognitifs de la question des nationalités en Europe, ou des problèmes que rencontrent les nations américaines avec les peuples indigènes, les anciens esclaves, les immigrants ; l'action multiforme des fondations philanthropiques nord-américaines du XX^e siècle. Sur tous ces sujets, et bien d'autres, l'apport historien à

l'histoire des sciences humaines est notable.

Un des appuis dont nous disposons désormais dans la profession historienne est qu'une partie de celle-ci a pris un tour résolument réflexif. Dans cette perspective, on s'aperçoit mieux que les représentations que les acteurs du passé se faisaient de leur monde font intimement partie de la réalité historique de celui-ci – et notamment les représentations savantes : le chroniqueur de Louis IX de France guidait celui-ci de son vivant vers la sainteté qui ne manquerait pas de lui être reconnue à sa mort (Le Goff 1996), l'économie politique du XVIII^e siècle nous renseigne sur l'économie d'alors parce qu'elle contribuait à la façonner (Perrot 1992, Grenier 1996), l'invention historique aussi bien que populaire du droit de cuissage fut un moyen d'action politique en 1789 et pendant tout le siècle suivant (Boureau 1995). En outre, ce style de recherche conduit l'historien à s'interroger sur ses propres catégories cognitives par différence avec celles de jadis – c'est-à-dire à écrire l'histoire qui s'est déroulée dans l'intervalle : ainsi celle les définitions urbaines du XVIII^e siècle et d'aujourd'hui (Lepetit 1988).

Le grand avantage des historiens venus d'ailleurs vers l'histoire des sciences humaines, est qu'ils ont tendance, par tradition et intérêt professionnels, à considérer cette histoire comme faisant partie de l'histoire générale d'une époque. Ils

considèrent les savants d'abord parmi de nombreux autres acteurs, ensuite comme faisant certes de la science, mais aussi beaucoup d'autres choses, enfin comme participant à une histoire culturelle ou intellectuelle globale – autant de formes de contextualisation, diverses sans doute, mais radicales et hautement salubres. Il n'en est pas toujours de même quand les historiens de nos sciences viennent de la philosophie, où ils ont été entraînés à croire que les idées sont la chose la plus importante du monde.

Comme Olivier Orain m'a aidé à le comprendre pour le cas de la géographie, les historiens de formation travaillent plus volontiers sur les périodes qui précèdent l'institution des disciplines, sur les figures hybrides attirées par l'action publique plutôt que sur les savants établis à l'université. Mais, ce faisant, ils convergent avec d'autres inspirations, qu'ils renforcent. C'est Pinchemel, comme le rappelle Marie-Claire Robic, qui écrivait en 1979 que s'il fallait considérer une histoire « des » géographies et non « de la » géographie, c'est qu'elle devait être aussi « une histoire de l'action géographique » (Pinchemel et Pinchemel 1979 : 223, cité par Robic 2006 : 53), orientation féconde largement développée depuis : voyez notamment le superbe *Géographes en pratiques* (Baudelle, Ozouf-Marignier et Robic 2001). C'est, par

¹ Message électronique du 25 avril 2007.

ailleurs, Jean-Michel Chapoulie qui, en sociologue interactionniste conséquent, peut affirmer qu'il a écrit l'histoire des sociologues de Chicago en les considérant « comme un groupe concret – ou plus exactement comme une série de groupes concrets » et en s'intéressant à l'ensemble de leurs activités – comme s'il s'agissait de médecins, d'ouvriers, de professeurs de l'enseignement technique ou de musiciens de jazz. Petite phrase banale pour nous, inintelligible pour la plupart des sociologues pratiquants : « Parmi ces activités [de ces sociologues], une place centrale, mais non exclusive a été donnée à celles qui ont donné naissance à des textes de sciences sociales. » (Chapoulie 2001 : 17)

Pour revenir un instant sur les contributions des historiens de métier, notons qu'il n'est pas fréquent qu'ils s'attachent à appliquer sérieusement les méthodes historiennes à l'histoire de leur propre discipline. Cela se fait, et fort bien, pour les périodes anciennes : j'évoquais Joinville à l'instant, on pourrait aussi citer Fustel de Coulanges (Hartog 1988) ou Taine (Richard 2002). Mais dès qu'on passe au XX^e siècle, disons à la « nouvelle histoire » de Langlois et Seignobos et la suite, la frontière de genre se brouille entre la recherche historique et le point historiographique, entre le récit du passé, la description de l'état de l'art et les prescriptions normatives. Ce phénomène peut être observé de façon particulièrement nette en ce qui

concerne « l'école des Annales », ses fondateurs et ses différentes époques : il ne fait pas bon pour les historiens extérieurs à l'EHESS de se mêler de cette histoire là – le temple est trop bien gardé (Burguière 1979, Revel 1979, Grenier et Lepetit 1989). Bref, l'histoire de l'histoire, pour ce qui concerne le XX^e siècle au moins, me semble rester un gros problème.

Il me faut mentionner aussi, dans la grande tradition de l'épistémologie historique « à la française », l'apport de philosophes à notre domaine. Il est divers, d'une pure histoire des concepts, dont le style est bien rôdé depuis longtemps en histoire de la philosophie, à une histoire du type « ideas in context », jusqu'à une pratique plus radicalement historique. Des littéraires, munis de leurs traditions propres, contribuent aussi à notre domaine.

Néanmoins, malgré les difficultés que cela implique, il est bien clair qu'il nous faut nous appuyer sur les histoires écrites de l'intérieur des disciplines. En même temps, la SFHSH s'est donné pour objectif depuis l'origine de susciter des chantiers transversaux, dans le double but de produire les éléments d'une histoire générale des sciences humaines et de décloisonner les histoires disciplinaires (Blanckaert 1999). Il me semble qu'à cet égard, la réussite est spectaculaire : de nouveaux objets de curiosité historique sont apparus et ont essaimé. Parmi d'autres initiatives marquantes, j'en

évoquerai trois, un peu anciennes déjà. En 1989, l'étude de formalismes statistiques communs à de multiples domaines et des concepts liés : moyenne, milieu, centre, qui contribua à renouveler durablement le travail historique sur les rapports des mathématiques aux sciences humaines (Feldman, Lagneau et Matalon 1991) : je pense, par exemple, au dossier « Mathématiques et sciences sociales au cours du XX^e siècle » de la *Revue d'histoire des sciences humaines* (Martin 2002). En 1992, l'étude des questionnaires et guides d'enquête (Blanckaert 1996) – qui contribua à faire de l'« enquête » un thème commun des historiens des sciences humaines et au-delà : par exemple à “l'enquête sur l'enquête” de la revue *Mil neuf cent* (Prochasson 2001). En 1995, l'étude des récits de découverte (Carroy et Richard 1998), particulièrement novatrice car elle portait sur la science qui raconte son histoire en même temps qu'elle se fait.

Ainsi les formalismes, le savoir faire et la mise en récit sont-ils des thèmes qui permettent d'interroger de façon transversale les histoires disciplinaires. D'autres approches sont possibles, nombre d'entre elles ont déjà été tentées.

Une approche par les objets, d'autre part, est assurément féconde – dont beaucoup, désignés par le siècle, sont devenus des terrains de rencontre et de concurrence entre diverses sciences humaines : ainsi l'épidémie et le crime, la ville et le

territoire, la population et la société. Relevons que cette logique de l'objet a pu, à plusieurs reprises au cours de l'histoire contemporaine, être au principe d'une mise en cause de la pertinence des disciplines elles-mêmes et de la création de nouveaux domaines : la plupart des bureaucraties de pilotage scientifique du XX^e siècle, de la fondation Rockefeller aux PCRD bruxellois en passant par le CNRS et, désormais, l'ANR ont recours à cette rhétorique pour prendre la main sur les savants organisés en disciplines.

Travailler, enfin, sur la formation des frontières disciplinaires, étudier de près certaines batailles de délimitation ou l'expulsion de savoirs disqualifiés est assurément intéressant. Comme s'intéresser aux circulations et aux braconnages, aux réceptions, sélections et traductions, bref aux rapports entre sciences considérés comme transferts culturels. Une approche par les mots des sciences humaines, pendant tout un temps pratiquée dans le bulletin de notre Société, était à cet égard une très belle idée.

Parmi les mérites de ces diverses approches transversales comptons le fait qu'elles permettent d'approcher empiriquement une des questions les plus intrigantes de l'histoire des productions culturelles : « qu'est-ce qu'une époque ? »

2. Passons maintenant à un autre antidote aux effets de tunnel : la position historiciste.

En histoire des sciences en général, des sciences humaines en particulier, des voix peu suspectes de pêcher par présentisme dans leurs travaux se sont élevées pour dire que cette controverse était dépassée (Müller 1997, Blondiaux et Richard 1999). C'est avec cette proposition que je voudrais entrer en discussion maintenant.

Que les formulations originelles de l'alternative historicisme/présentisme (Stocking 1965) doivent être sérieusement révisées pour que la position historiciste gagne en cohérence intellectuelle et en efficacité euristique, cela ne fait pour moi aucun doute (Topalov 2001).

Mais que le contraste, voire le conflit intellectuel entre les deux postures doive être considéré comme désormais obsolète, je ne le crois nullement. La raison en est simple : pour faire la paix, il faut être deux.

Je commencerai par évoquer les révisions nécessaires à la revendication historiciste des débuts : contrairement à celle-ci, il faut prendre au sérieux les façons présentistes d'écrire l'histoire – c'est à dire en faire un objet d'analyse historique plutôt que d'imprécation ; il faut, symétriquement, historiciser l'historicisme. Qu'est-ce que cela signifie ?

D'abord, reconnaître sans réserve que l'historicisme est, comme les

autres manières de raconter l'histoire des sciences, une façon de prendre position dans un champ scientifique de façon à y gagner de l'autorité. Toute naïveté épistémologique est sur ce point peu pardonnable.

Cela admis, reste à décrire les conditions historiques de l'émergence et de la trajectoire de cette posture scientifique – à commencer par sa constitution en « isme ». Cette tâche est difficile, voire impossible, tant que la poussière des combats n'est pas retombée et l'objet refroidi – ce qui n'est pas le cas, je pense. Mais l'on sait bien que tout le monde fait sans cesse des choses logiquement impossibles.

Réfléchir historiquement sur cette position implique en tous cas de travailler à répondre à la double question : « à quoi sert l'historicisme » et « à quoi sert le présentisme » ? Ce qui implique de réfléchir simultanément à l'ensemble des positions observables dans le champ – ou plutôt les différents champs savants où ces postures se manifestent. Cette description peut conduire à rendre plus complexe, et moins normative l'alternative consacrée : on observe en effet des mixtes, des historicismes divers, des présentismes plus ou moins conscients de l'être, et parfois fort utiles à l'accumulation de savoirs historiques.

S'offusquer de la mobilisation des morts dans les combats des vivants, des lectures sollicitées des œuvres anciennes, des réécritures périodiques de l'histoire des disciplines est

vain : ces usages du passé sont des éléments constitutifs du présent des sciences, de leurs présents successifs, ils sont partie intégrante de la science telle qu'elle se fait.

Cette observation n'interdit pas de la part de ceux qui ont choisi de payer le prix de l'enquête historique, un peu d'ironie, voire de mauvaise humeur, face aux usages brutalement présentistes du passé, du moins lorsqu'ils ne s'assument pas comme tels et qu'ils se parent du manteau de l'histoire. Il reste nécessaire, je crois, de tenter de faire obstacle aux usages par trop caricaturaux du passé en disant, le cas échéant : « non, ça, on ne peut pas le dire, car ça ne s'est pas du tout passé comme ça ». On entre ici dans la zone dangereuse des conflits d'autorité. Les communautés savantes concernées seront-elles sensibles à de telles mises en garde ? Rien n'est moins sûr, car le degré de tolérance aux approximations historiques ne se décrète pas : il se constate, il se construit peut-être, si bien qu'il n'est pas interdit d'essayer de le réduire. Mais l'expérience montre que les rappels à l'ordre et aux règles de l'érudition ne sont pas la meilleure façon de se faire entendre.

Ainsi, pour des raisons scientifiques aussi bien que tactiques, au lieu de disqualifier les versions à dominante présentiste de l'histoire, un historicisme conséquent doit s'attacher à les décrire dans le cadre plus large d'une étude de la construction et des reconstructions des

traditions savantes – traditions pour l'essentiel disciplinaires au cours des deux siècles passés.

De ce point de vue, l'idée qu'il existerait une histoire « traditionnelle » ou « officielle » d'une discipline est une simplification qui, dans la plupart des cas, ne peut plus être admise. Cette façon de schématiser et disqualifier l'adversaire a pu remplir une fonction polémique utile, elle est désormais un obstacle à une authentique historicisation de l'objet d'enquête que constituent les « récits de l'histoire disciplinaire ».

Si le passé a un si bel avenir devant lui, c'est qu'il est constamment un enjeu du présent et un des arguments utilisées dans les concurrences savantes qui sont la vie même de nos sciences. Par conséquent, plutôt qu'une seule « histoire officielle » ou « traditionnelle » plus ou moins imaginaire, il faut en envisager plusieurs, elles-mêmes en compétition et en mouvement. Il y a sans doute un nombre fini de figures dans cette rhétorique des usages du passé des sciences, et ce serait œuvre utile qu'observer historiquement leur déploiement et leurs variations. Écrire une histoire des histoires des sciences humaines, de leurs figures et de leurs conditions sociales de production : voilà encore un beau chantier transversal, qu'Éric Brian notamment appelait il y a longtemps déjà de ses vœux, et dont beaucoup d'éléments ont été peu à peu rassemblés (pour la psychologie, par

exemple : Carroy 1999, ou la sociologie de Chicago : Topalov 2004)

C'est dans le contexte d'une telle étude qu'il conviendrait de décrire les différentes postures de rappel au « passé tel qu'il fut », dont l'historicisme qui nous est cher ne constitue qu'une des variantes. Il en est d'autres, aisément repérables, comme le « retour au texte » classique, enfin dépouillé de sa glose et ainsi redécouvert dans sa vérité, ou bien l'exhumation de l'« inventeur oublié » qu'une vulgate officielle avait fait disparaître. L'historicisme est une espère de ce genre – qui ne lui offre pas toujours les meilleures fréquentations, mais qui a globalement le mérite de considérer le passé avec des yeux un peu neufs.

Objectiver l'historicisme dans le champ des combats savants pour le contrôle du passé, implique-t-il pour autant de baisser pavillon ? N'est-il pas grand temps de prononcer la trêve sur le front de la revendication historiciste ? Le débat avec le « présentisme » n'est-il pas « dépassé », les lignes de fracture estompées, les controverses d'hier apaisées ? Un « présentisme raisonné » ou un « historicisme engagé » (pour reprendre les termes synonymes avancés il y a dix ans déjà par Nathalie Richard et Loïc Blondiaux 1989) n'offre-t-il pas les conditions d'un armistice de bon aloi entre collègues de bonne compagnie ?

Je ne le crois pas, pour deux raisons : d'abord parce que le présentisme est toujours le plus fort, car il

n'a jamais cessé de l'être ; ensuite parce que l'historicisme est une note nécessaire dans le concert savant, une position salubre et argumentable.

Si la position historiciste faiblissait, qui se soucierait de reconstituer les questions que se posaient les savants du passé dans les termes mêmes où ils se les posaient ? Qui prendrait la peine de déterminer les ressources qui étaient les leurs, non pas généralement en termes d'idées, mais aussi en termes de catégories, de schèmes, d'instrumentalités, de positions institutionnelles, de rétributions diverses dont l'argent ? Qui s'efforcerait de retrouver les conversations dans lesquelles ils étaient effectivement engagés et qui contribuait si puissamment à déterminer quels étaient les problèmes scientifiques pertinents et les termes de ceux-ci ? Qui associerait les débats savants aux interactions dans lesquels les savants étaient pris et aux normes qui les encadraient, qui interrogerait les réseaux sociaux en même temps que les réseaux de mots, de concepts, de savoirs positifs ? Qui regarderait le passé comme étrange ?

Les institutions savantes (disciplinaires en l'occurrence) se soucient peu de telles questions. Tout va bien si ces interrogations restent confinées à une spécialité érudite et discrète. Mais les soucis commencent si elles viennent déstabiliser le socle sur lequel la discipline est édifiée et que ses institutions ont pour tâche de

reproduire. Aucune recherche historique sur des classiques resitués en leur temps, ou sur les reconstructions périodiques auxquels ils sont soumis n'a jamais empêché de continuer à les révéler et à les enseigner comme classiques et de les mettre au goût du jour, comme si de rien n'était. C'est une notation de Spinoza : le fait que l'on sache que la lune est une sphère n'empêche pas de continuer de la voir comme un cercle.

Si les diverses sciences humaines peuvent tolérer une dose de recherche historique à leurs marges, tout se passe comme si elles devaient rester présentistes pour continuer à fonctionner comme disciplines. Aucun travail historique n'a pu convaincre le gros des statisticiens de l'INSEE, y compris les meilleurs techniciens, qu'ils devraient peut-être prendre en compte la nature conventionnelle de leurs chiffres dans la façon de les produire – et parfois admettre qu'aucun chiffre doté de sens ne peut être produit. Car des chiffres sont demandés : c'est une tâche de service public (voyez la brève controverse entre Marchand et Thélot 1992 et Desrosières 1992). Aucun travail historique n'empêchera d'argumenter le gros des rééditions d'auteurs anciens sans expliquer qu'il faut acheter le livre car il est d'une étonnante actualité. Les préfaces aux différents volumes de la dernière réédition de Tarde sont à cet égard un dispositif quasi-expérimental : pour une introduction savante et attentive à l'auteur tel

qu'il fut (Renneville 2004), combien de petites machines de guerre célébrant Tarde contre le holisme supposé de Durkheim et de (suivez mon regard) ses avatars contemporains ? Mais aucun travail historique n'a pu dissuader non plus d'expliquer tantôt que Durkheim fut l'inventeur de l'analyse multivariée, tantôt qu'il a le premier compris l'importance des catégories dans la construction du social, tantôt qu'il préfigurait la sociologie de l'action dans une veine quasiment interactionniste – et j'en passe.

Toute ironie mise à part, n'est-ce pas une expérience commune à beaucoup d'entre nous : comment enseigner une discipline en commençant par déstabiliser les croyances qui, ici et maintenant, semblent la fonder ? L'historicisme est une potion dangereuse pour de trop jeunes estomacs.

Bref, s'il fallait donner un seul argument pour continuer à pratiquer un historicisme affirmé en histoire des sciences humaines, ce serait pour moi celui-ci : on aura besoin d'historicisme tant que les raisons sociales de la solidité et de la reproduction du présentisme seront là. C'est-à-dire, à l'horizon d'un futur concevable, toujours.

Mais, rassurez-vous, des arguments pour l'historicisme, il y en a d'autres que celui-là – j'en évoquerai maintenant quelques uns pour conclure.

Une histoire historiciste aide à regarder les disciplines comme des

espaces ouverts et des espaces de débats. Elle propose des modèles descriptifs pour représenter ces débats et les cadres sociaux et cognitifs qui les organisent. Elle offre ainsi aux pratiquants qui le souhaitent des outils pour représenter les débats d'aujourd'hui et les ouvrir. Elle peut être « le meilleur antidote contre les amnésies, les illusions ou les fauxsemblants du présent » (Blondiaux et Richard 1996 : 125). Dans les disciplines dominées par un paradigme unique visant à l'hégémonie (science économique, psychologie expérimentale, par exemple), « l'histoire peut parfois représenter l'un des seuls foyers de résistance » (*ibid.*). Car elle empêche d'effacer complètement la trace de possibles anciens qui ont été défaits, elle crée un doute sur « l'histoire des vainqueurs ». Aujourd'hui où, dans diverses disciplines, la victoire a changé de camp au cours des toutes dernières décennies², il me semble que cette observation présente une paradoxale actualité. Peut-on laisser tranquillement se construire des choses comme le « durkheimo-structuralomarxisme » – notion développée dans un Bulletin de la SFHSH en 2002 (Dosse : 6), on croit rêver. Pourquoi pas la « pensée 68 » ou la « French Theory » pendant qu'on y

est ? Plutôt qu'utiliser de tels logarithmes jaunes comme catégories de la description historique, il convient, me semble-t-il, de faire enquête sur leur genèse et leurs usages – comme François Cusset (2003) l'a fort bien entrepris pour *French Theory*. Plus généralement, les rhétoriques du « tournant scientifique » sont un objet transversal du plus grand intérêt – au moins pour ce qui est du second XX^e siècle (Robic 1999).

Si l'historicisme est bien une tactique de conquête de l'autorité savante, celle-ci présente une spécificité : celle de viser à contrôler le passé en montrant que nul ne peut le contrôler, qu'il n'appartient à personne car il n'appartient pas au présent. Affirmant que le marché du passé disciplinaire est ouvert à tous, l'historicisme est libéral. Exigeant que les concurrents sur ce marché s'imposent les disciplines ordinaires de l'enquête historique, il s'efforce de fixer un prix d'entrée, mais dans une monnaie disponible en abondance. Son argument premier est directement en prise sur une valeur scolastique commune : en se débarassant des anachronismes, effets de tunnel et mythes d'origine, en replaçant l'oeuvre « dans son temps » – rhétorique de manuel, après tout – on lit mieux, tout simplement. Restituer les conditions de la production des œuvres du passé, c'est se donner une chance de les aborder de façon moins instrumentale et d'en retrouver la fraîcheur, de mieux saisir leur part d'incommensurabilité et ses raisons. Examiner la suite de leurs ré-

² Selon les sites considérés, on appelle diversement les ruptures récentes : la fin des paradigmes globaux, le passage de la macro-économie keynésienne à la micro-économie de l'offre, le retour du sujet, ou de l'acteur, ou du choix rationnel, la réhabilitation du récit, le tournant herméneutique, etc.

ceptions, c'est mieux comprendre pourquoi nous les lisons encore, comment elles sont arrivées jusqu'à nous et chargées de quels sédiments.

C'est une chance, en outre, de retourner à nos recherches au sein des disciplines de façon différente, plus distanciée. L'historicisme en histoire des sciences humaines se doit d'être réflexif de double façon: il n'a pas le droit de s'illusionner sur sa propre portée, il est aussi un puissant moyen de développer une pratique réflexive des sciences humaines aujourd'hui. De la même façon que le voyageur ne quitte jamais vraiment le lieu d'où il est parti et pourtant revient transformé, le détour par le passé de sa discipline, s'il est ainsi conçu, ne peut laisser le chercheur tout à fait indemne. Le contraste avec les histoires présentistes est ici massif: celles-ci confortent, puisqu'elles confirment toujours que nos questions ou nos réponses sont les bonnes; celui-là dérange, au contraire, beaucoup d'évidences supposées.

L'histoire des sciences humaines n'est donc pas seulement une spécialité respectable et innocente. Elle est une gymnastique de l'esprit qui l'entraîne à aborder les pratiques de la science d'aujourd'hui de la même façon que celles d'hier. Comme le notait Henrika Kuklick, elle « engendre les habitudes d'esprit qui conviennent à notre entreprise, elle nous met en condition de reconnaître les limites de nos propres schèmes » (1980 : 18), invitant ainsi à une pra-

tique modeste des sciences humaines. Elle est en outre un moyen d'affaiblir un des plus solides obstacles à la réflexivité: le discours anachronique sur le passé des savoirs. Elle dirige, surtout, l'attention des savants vers de nouveaux objets, suggère de nouvelles façons de faire, promet ainsi de nouvelles découvertes. La liste serait longue des entreprises historiennes de ce genre qui ont bouleversé la façon de pratiquer nos sciences: que l'on pense à l'histoire des catégories et des usages de la statistique, à celle de l'anthropologie en situation coloniale, ou à la mise en jeu réglée, en histoire, des écarts entre les représentations d'aujourd'hui et celles des acteurs du passé.

Toute dernière note, moins pacifique. Une histoire historiciste peut aider aussi à repérer certains bégaïements de l'histoire des sciences humaines: on ne se baigne jamais exactement dans le même fleuve, mais on se voit parfois administrer des eaux au goût bien proche. Il faut s'intéresser un tout petit peu à cette littérature surprenante que constituent les « programmes stratégiques du CNRS » – dont il resterait à écrire l'histoire et faire la sociologie. Vous y verriez, dans un document de style lourdement managérial intitulé « Le CNRS. Vision 2020 », les justifications à faire froid dans le dos de la priorité accordée au « thème fédérateur » baptisé « Neurone, cerveau, conscience et sociabilité » (CNRS 2007 : 21). Ce document date de quelques mois, d'autres

moutures se sont accumulées depuis au fil de complexes négociations bureaucratiques-savantes, mais le bon vieux fond biologisant et ses ardents activistes sont toujours là.

De nombreux travaux de notre société ont porté sur la naturalisation du social par le recours à des formes et modèles issus des sciences de la nature. Ne serait-ce pas une tâche urgente, dans une perspective d'intervention historiciste sur le présent, que rassembler tous ces résultats et entreprendre une enquête d'histoire immédiate sur la formation et la montée en puissance de ce nouveau paquet transdisciplinaire : « les sciences cognitives » ?

Références

- BAUELLE Guy, Marie-Vic OZOUF-MARIGNIER et Marie-Claire ROBIC (dir.), 2001, *Géographes en pratiques (1870-1945). Le terrain, le livre, la cité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- BLANCKAERT Claude, 1993, "La Société française pour l'histoire des sciences de l'homme. Bilan, enjeux et 'questions vives'", *Genèses*, n° 10, p. 124-135.
- , 1999, "L'histoire générale des sciences de l'homme. Principes et périodisation", in Blanckaert et al. (dir.), p. 23-60.
- BLANCKAERT Claude (dir.), 1996, *Le terrain des sciences humaines. Instructions et enquêtes (XVIII^e-XX^e siècle)*, Paris, L'Harmattan (Histoire des sciences humaines).
- BLANCKAERT Claude, Loïc BLONDIAUX, Laurent LOTY, Marc RENNEVILLE et Nathalie RICHARD (dir.), 1999, *L'histoire des sciences de l'homme. Trajectoires, enjeux et questions vives*, Paris, L'Harmattan (Histoire des sciences humaines).
- BLOCH Marc, 1993 [1941-1943], *Apologie pour l'histoire ou le métier d'historien*, Edition critique préparée par Etienne BLOCH, Paris, Armand Colin.
- BLONDIAUX Loïc et Nathalie RICHARD, 1999, "À quoi sert l'histoire des sciences de l'homme ?", in Blanckaert et al. (dir.), p. 109-130.
- BOUREAU Alain, 1995, *Le droit de cuisson : la fabrication d'un mythe (XIII^e-XX^e siècle)*, Paris, Albin Michel.
- BOURDIEU Pierre, 1984, *Homo academicus*, Paris, Minuit.
- BURGUIÈRE André, 1979, "Histoire d'une histoire : la naissance des Annales". *Annales Economies, sociétés, civilisations*, vol. 34, n° 6, p. 1352-.
- CARROY Jacqueline, 1999, "L'histoire de la psychologie, entre oubli et mémoire", in BLANCKAERT et al. (dir.), p. 131-158.
- CARROY Jacqueline et Nathalie RICHARD (dir.), 1998, *La découverte et ses récits en sciences humaines. Champollion, Freud et les*

autres, Paris, L'Harmattan (Histoire des sciences humaines).

CHAPOULIE Jean-Michel, 2001, *La tradition sociologique de Chicago, 1892-1961*, Paris, Seuil.

COLLINI Stefan, 1988, " 'Discipline History' and 'Intellectual History'. Reflections on the Historiography of the Social Sciences in Britain and France", *Revue de synthèse*, vol. 109, n° 3-4, p. 387-400.

CNRS, 2007, "Le CNRS – vision 2020. Document d'orientation stratégique", Version 2, 2 février 2007, document de travail à ne pas diffuser, s.l.

CUSSET François, 2003, *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux Etats-Unis*, Paris, La Découverte.

DESROSIÈRES Alain, 1992, "Séries longues et conventions d'équivalence", *Genèses*, n° 9, p. 92-97 (Histoire et statistique).

DOSSE François, 2002, "Jalons pour une histoire intellectuelle : des Annales à Ricoeur et Certeau", *Pour l'histoire des sciences de l'homme*, n° 23, p. 5-29.

FELDMAN Jacqueline, Gérard LAGNEAU et Benjamin MATALON (dir.), 1991, *Moyenne, milieu, centre. Histoires et usages*. Paris, Editions de l'EHESS.

GILLISPIE Charles C., 1988, "History of the Social Sciences", *Revue de synthèse*, vol. 109, n° 3-4, p. 379-386.

GRENIER Jean-Yves, 1996, *L'économie d'Ancien Régime. Un monde de l'échange et de l'incertitude*, Paris, Albin Michel.

GRENIER Jean-Yves et Bernard Lepetit, 1989, "L'expérience historique. A propos de C.-E. Labrousse", *Annales Economies, sociétés, civilisations*, vol. 44, n° 6, p. 1337-1360 (Histoire et sciences sociales : un tournant critique).

HARTOG François, 1988, *Le XIX^e siècle et l'histoire. Le cas Fustel de Coulanges*, Paris, Presses universitaires de France.

KUKLICK Henrika, 1980, "Restructuring the Past : Toward an Appreciation of the Social Context of Social Science", *Sociological Quarterly*, vol. 21, n° 1, p. 5-21.

LAZARFELD Paul F., 1961, "Notes on the History of Quantification in Sociology : Trends, Sources and Problems", *Isis*, vol. 52, n° 2, p. 277-333.

LE GOFF Jacques, 1996, *Saint Louis*, Paris, Gallimard.

LEPETIT Bernard, 1988, *Les villes dans la France moderne (1740-1840)*, Paris, Albin Michel.

MARCHAND Olivier et Claude THÉLOT, 1992, "Pour une statistique historique", *Genèses*, n° 9, p. 98-101 (Histoire et statistique).

MARTIN Olivier (ed.), 2002, "Mathématiques et sciences sociales au cours du XX^e siècle", *Revue d'histoire des sciences humaines*, n° 6.

MERTON Robert K, 1938, *Science, Technology and Society in Seventeenth Century England*, Bruges.

———, 1973, *The Sociology of Science : Theoretical and Empirical Investigations*, Edited by Norman W. Storer. Chicago, University of Chicago Press.

MÜLLER Bertrand, 1997, "Le passé au présent. Tradition, mémoire et histoire dans les sciences sociales", in : Le Dinh, Diana (ed.), *L'avènement des sciences sociales comme disciplines académiques*. Lausanne, Antipodes (Les Annuelles 8), p. 173-190.

OBERSCHALL Anthony (ed.), 1972, *The Establishment of Empirical Sociology : Studies in Continuity, Discontinuity, and Institutionalization*, New York, Harper and Row.

PERROT Jean-Claude, 1992, *Une histoire intellectuelle de l'économie politique (XVII^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Editions de l'EHESS.

PINCHEMEL Geneviève et Philippe Pinchemel, 1979, "Réflexions sur l'histoire de la géographie : histoires de la géographie, histoire des géographes", *CTHS. Bulletin de la section de géographie*, n° 84, p. 221-231.

PROCHASSON Christophe (ed.), 2001, "Enquête sur l'enquête", *Mil neuf cent*, n° 22.

RENNEVILLE Marc, 2004, "Le printemps des sciences du crime" et "Gabriel Tarde, l'hirondelle de la criminologie", in Gabriel Tarde,

Œuvres, 2de série, vol. 5, *La criminalité comparée* [1924], Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, p. 7-23 et 207-217.

REVEL Jacques, 1979, "Histoire et sciences sociales. Le paradigme des Annales", *Annales Economies, sociétés, civilisations*, vol. 34, n° 6, p. 1360-.

RICHARD Nathalie, 2002, "L'histoire comme problème de psychologie. Taine et la « psychologie du Jacobin »", *Mil neuf cent*, n° 20, p. 153-172.

ROBIC Marie-Claire, 1999, "Tradition, courants et ruptures : pour une histoire de la géographie en tension", in Blanckaert et al. (dir.), p. 159-180.

ROBIC Marie-Claire, 2006, "Approches actuelles de l'histoire de la géographie en France. Au-delà du provincialisme, construire des géographies plurielles", *Inforgéo* (Lisbonne), n° 18-19, p. 53-76.

STOCKING Jr George W, 1968 [1965], "On the Limits of 'Presentism' and 'Historicism' in the Historiography of the Behavioral Sciences", in : *Race, Culture and Evolution : Essays in the History of Anthropology*, New York, Free Press, p. 1-12 (1st ed. 1965).

TOPALOV Christian, 2001, "Des livres et des enquêtes : pour un historicisme réflexif", in Bernard Lepetit et Christian Topalov (dir.). *La ville des sciences sociales*, Paris, Berlin, p. 307-313.

TOPALOV Christian, 2004, "Les usages stratégiques de l'histoire des disciplines. Le cas de l'école de Chicago' en sociologie", in Johan Heilbron, Remi Lenoir et Gisèle Sapiro (eds.), *Pour une histoire des sciences sociales. Hommage à Pierre Bourdieu*. Paris, Fayard, p. 127-157.